

De qui se moque-t-on ?

Chroniques de Éric Chevillard sur ventscontraires.net

1. Les pierres

Pardonnez-moi, mais allons-nous longtemps encore devoir supporter ça, en permanence et partout, la présence des pierres ? Sommes-nous si tendres et friables pour toujours et en tout lieu nous déchirer aux pierres, nous y casser le nez, y léser notre peau fragile et le daim plus sensible encore qui la recouvre ?! Car voilà en effet ce que nous sommes pour les pierres : des fontaines de sang prêtes à jaillir, des squelettes en allumettes. Encore un de ces scandales passés sous silence, auquel il faudrait se résigner. Eh bien, non ! Moi, je ne m'y résous pas. Dès l'enfance, la pierre contre nous s'acharne, elle vise nos genoux. C'est bien à tort que nous parlons de son immobilité. La pierre roule, elle fuse, elle est pourvue de la main qui la lance, comme le poing.

Puis elle ne se fige que pour pétrifier avec elle ce monde soudain impénétrable, infertile, inhospitalier. Nos outils de forage n'en percent la croûte que pour trouver au fond la pierre encore. Nous en sommes tout au long de notre vie lestés comme des cadavres après le viol et les trente-six coups de couteau. Pas difficile de comprendre pourquoi nous sommes si peu aériens. Enfin, toute pierre est tombale, jusqu'au couvercle qui se rabat avec un fracas d'éboulement sur le brave homme anéanti, brisé par cette incessante lapidation et qui a renoncé à lutter.

Or que sont-elles d'autre, ces pierres, que les gravats négligemment laissés sur place par le Créateur du Ciel et de la Terre, qui ne daigna pas nettoyer son chantier (et c'est à nous que cela incombe, parmi tant de misères) ? Des déchets, voilà tout, des reliefs, si bien nommés, la ruine déjà dans le projet, le précipité immonde de sédimentations poisseuses. Et ce ne sont pas quelques réussites aléatoires, quelques concrétions cristallines précieuses, elles-mêmes responsables au reste de bien des doigts coupés, qui nous feront oublier les arêtes tranchantes, les angles aigus, la rugosité revêche du caillou partout répandu. L'océan même emploie pour changer les pierres en galets (toujours aussi peu galettes pour nos dents de rongeurs) toute sa patience et toute sa rage au détriment de tant de tâches plus utiles et plus nobles que nous aurions pu lui confier.

Alors quoi ? Que faire, puisqu'il est impensable de laisser la situation s'éterniser ? Je ne vois qu'une solution : déblayons ! Ôtons les pierres. Entassons-les sur la Lune qui n'en sera pas plus morte. Rude besogne, je ne le nie pas. Mais aussi, quelle brèche dans l'avenir, quelles perspectives soudain dégagées ! Un monde sans pierres où nous irons, déchaussés, sur des tapis d'herbe et de mousse, émus depuis la plante du pied par la douceur nouvelle des choses.

2. Le ciel

Le ciel ! Mes amis, le ciel ! Alors nous serions condamnés à avoir le ciel toujours au-dessus de nos têtes, et personne pour y trouver à redire ! Personne pour s'en offusquer. Nous levons les yeux, et quoi ? Le ciel ! Et pas juste un coin, juste un angle, non, sur toute l'étendue, le ciel, d'un bord à l'autre, et peut-être même au-delà ! Voilà encore un fait accompli, une donnée brute dont nous sommes supposés nous accommoder froidement et sans broncher. Oh l'ennui pourtant de ce ciel toujours là et pas si changeant qu'on le dit ! Et que faire d'autre que lancer des plaintes dans cet abîme bleuâtre et sans matière où elles se perdent d'ailleurs irrévocablement ?

Sans matière, car on ne saurait tenir pour consistant le mol nuage qui stupidement navigue dans ces hauteurs, affectant la forme d'un marabout puis d'un bout de ficelle puis d'une selle de cheval puis d'un valet de pique, et crève soudain en pluie crépitante sur nos crânes qui ne sont pas des têtes de canards mais qu'une virile calvitie bien souvent – conséquence de la surchauffe cérébrale nécessaire à l'élaboration de nos conceptions les plus hardies et de nos philosophies les plus amères – livre nus, sans autres nageoires que nos oreilles si peu étanches que nous n'ignorons rien de ce qui se murmure sur notre compte, à ces inondations.

Rien de bon ne nous vient du ciel : ni la grêle, cet iceberg en grenaille, ni la contondante météorite, ni la foudre qui nous rôtit debout dans la ficelle de nos strings, ni les bombes, ni le guano, ni la colère de Dieu.

Et la manne ? me direz-vous.

C'est vrai, il y a la manne.

Il y a la manne, en effet. À quoi bon se charger d'un panier de victuailles pour pique-niquer dans la campagne alors que nous pouvons compter sur la manne, la munificente pluie de manne qui ne manquera pas de tomber sur nous, dans nos bouches grandes ouvertes, dès que nous aurons faim, après quoi, nous nous offrirons une bonne sieste digestive au pied d'un chêne, les mains croisées sur nos ventres rebondis ?

Il se trouve que, par une suite de hasards malheureux, sans doute, une déveine à peine croyable, je n'ai jamais été personnellement gratifié d'une pluie de manne.

Jamais, et vous comprendrez que cette mesquinerie à mon égard conforte mon dépit et la haine que le ciel m'inspire. Et la perspective de devoir y séjourner après mon trépas redouble encore mes préventions envers la mort – nulle envie pour ce qui me concerne d'errer parmi les nuées pâles et les vertiges dans l'éblouissement d'une aveuglante clarté.

Alors, que faire ? Je ne vois qu'une solution : plafonnons ! Plafonnons partout, sur toute l'étendue. Poursuivons l'œuvre admirable entreprise dans nos maisonnettes individuelles. Bâtissons des plafonds entre les plafonds, relient les plafonds jusqu'à ne plus voir le ciel avide de nos âmes et de nos pensées. Œuvrons à ce monde sans ciel où nous irons, tête nue, sous l'abri solide de nos charpentes, émus depuis nos voûtes plantaires par la douceur nouvelle des choses.

3. Le temps

Si ce n'est pour donner aux écrivains l'occasion d'écrire en se lançant sur le tard à sa recherche, j'avoue ne pas très bien comprendre pourquoi le temps passe. Pourquoi le temps passe-t-il ? Certes, les horlogers y trouvent aussi leur compte, mais à quel prix ? Pour ma part, je ne connais pas de jeune horloger, je crois bien n'en avoir jamais vu. L'horloger semble le plus exposé au passage du temps, il est en première ligne : c'est un vieil homme, prématurément usé, voûté, à demi aveugle, et ses mains tremblent à force d'émietter en fractions de secondes le gros bloc d'heures qu'il travaille chaque jour aux brucelles, aux pointeaux et même au chasse-goupille. Il se constitue sans doute un joli pactole en vendant ou réparant ses montres et ses pendules ; il n'aura pas le loisir d'en jouir.

Bien fait. Quelle idée aussi d'actionner des mécanismes si pernicious ? Un beau jour, il explose avec sa bombe. On ne le regrettera pas.

Le temps passe – mais il ne nous emporte pas comme on le suppose ; non : il nous passe dessus, voilà le vrai, son interminable galop nous passe sur le corps. Les éléphants d'Hannibal piétinaient l'ennemi avec moins de hargne. Notre ruine est bientôt consommée. L'enfant écrasé, aplati par ce char implacable s'étire comme une pâte sous le rouleau à pâtisserie jusqu'en des dimensions grotesques. Puis cet adulte à son tour roule dans la farine, mord la poussière, sa face devient bientôt horrible à voir, modelée par le sabot du temps, son nez s'effrite, ses joues se creusent, ses dents tombent, ses yeux apeurés, larmoyants, frappés de cécité voudraient pouvoir s'enfoncer plutôt dans le conduit spiralé de ses oreilles conchoïdales qui au reste n'entendent plus rien, ni même la rumeur de la mer. Ce vieillard accroche encore comme des linges élimés ses chairs grises et jaunes aux tringles mal jointes de son squelette tordu, brinquebalant, désormais inapte à la locomotion, à la préhension et qui rassemble ses dernières forces pour se roidir dignement dans son suaire.

Le temps a fait son œuvre, et cette œuvre est une ruine. Les mousses et les mouches la convoitent et s'y agrègent. Puis le temps s'acharne à pilonner ce débris. Il n'en doit plus rien rester, ni le plus pâle souvenir : tout doit disparaître.

Alors que faire ? Que faire pour survivre dans le temps, malgré le temps ?

Suspendons-le, mes amis ! Je ne vois pas d'autre solution. À une patère ou à un clou, à un cintre dans une penderie comme une redingote démodée dont les basques ne savent que traîner dans le passé irrévolu, alourdies de boues et de patelles. Ainsi nous irons, frais émoulus chaque matin, vêtus de notre seule peau désormais infroissable, émus par la douceur toujours nouvelle des choses.

4. La porte

Est-il rien de plus idiot qu'une porte ? L'idée n'a pu naître que dans un esprit lui-même fort obtus, sinon tout à fait béant. Car la porte, ou bien livre passage en un point de l'espace où, auparavant, il n'y avait rien pour contrarier la libre circulation, à quoi donc elle veille inutilement ; ou bien interdit l'accès à tel ou tel lieu qu'elle clôt, mais alors elle ne suffit pas et, sitôt installée, il convient d'ériger autour d'elle de hauts murs, et c'est un pénible charroi de pierres et de poutres, toute une industrie des plus harassantes qui se met en place, un labeur inhumain qui s'ensuit, propulsant le maçon en des hauteurs vertigineuses sur un échafaudage de fortune, tandis que l'abrutissante musique des sphères captée sur son poste à transistor résonne dans tous les environs ; obligeant charpentiers et couvreurs arrachés à l'attraction terrestre à bâtir eux-mêmes en catastrophe la piste noire d'ardoise humide qui leur permettra de regagner le sol, au fond du ravin, non sans contusions et traumatismes dont la quadriplégie est le moindre multiple.

À cause de la porte, tout ça. Puis, celle-ci enfin montée sur ses gonds, quand on a bien balayé phalanges et phalangettes qui traînent encore sur le seuil et que l'on a donné un double tour de clé et de verrou, il n'est que temps de découper à sa base une chatière, car Minette dehors miaule à fendre l'âme, affamée, crottée, épouvantablement lépreuse, chatière qu'il va falloir faire plus large que prévu car la pauvre a été aplatie par tous les matous non tatoués du quartier et la voici si bien pleine qu'elle doit couvrir une partie de ses œufs dans deux sacoches suspendues à ses flancs.

On a donc commencé à scier le panneau de bois, et ce n'est pas fini, il faut encore percer une fente en son centre sans quoi notre courrier restera en souffrance, puis un œilleton ou judas pour aviser l'importun qui toque à une heure pareille avant de lui ouvrir, car comment faire autrement si l'on veut lui botter les fesses ?

Vraiment, je ne vois rien à dire en faveur de la porte qu'il faut tantôt tirer tantôt pousser, toujours dans l'obligation donc de s'y reprendre à deux fois car une étrange malédiction condamne systématiquement notre intuition première. Alors certes, nous pouvons aussi la claquer avec force pour exprimer notre mécontentement – mais, que je sache, la bonne vieille gifle des familles n'a pas été inventée pour les manchots et elle a le mérite de ne pas nécessiter l'intervention préalable du menuisier. La porte est une aberration que rien ne justifie.

Mais alors, que faire ? J'ai la solution, mes amis : dégondons ! Sortons les portes de leurs gonds et nous resterons dans les nôtres. De nos portes, nous ferons des luges, des radeaux pour partir à la découverte du monde au lieu de nous cloîtrer dans nos intérieurs rances avec la blatte domestique et la pomme de terre germée. Ainsi nous irons, dans l'espace ouvert à toutes les aventures, libres comme l'air sous les étoiles, émus jusqu'aux tréfonds par la douceur nouvelle des choses.

5. Les pieds

Alors, si j'ai bien compris, il va falloir se mouvoir jusqu'au bout sur deux pieds ! Ce n'est pas nous qui serions nés avec un ventre d'écaillés luisantes, vertes ou blanches, sur lequel ramper puis dormir dans le même mouvement. Trop bon pour l'homme, sans doute, voué dès l'origine aux pires avanies et aux équilibres précaires. Nous voici donc dotés de ces extrémités gourdes et sans prise qui ne savent que bleuir dans la neige et puer abominablement quand le temps se réchauffe, comme si les turpitudes que notre visage dissimule derrière le doux rideau des cils et la parfaite grimace du sourire, nos pieds cyniquement s'en vantaient, éventails éventés affichant notre noirceur jusque sur les plages fréquentées par l'enfance innocente, sur ce sable que la patte tridactyle de la mouette délicatement festonne avant que notre empreinte grotesque ne saccage son ouvrage – puis il ne faut rien de moins qu'un tsunami pour effacer nos traces.

Il y a toujours deux pieds dans le prolongement de la plus belle femme, et c'est pourquoi nous ne l'appellerons jamais ma biche que par dérision cruelle. Le pied pèse au bout de la jambe, il nous tire vers le bas, il rend notre pas traînant. Quelle gloire possible sur ce socle inesthétique et ridicule ? Mozart ou Shakespeare méritent-ils vraiment d'être tenus en si haute estime alors qu'ils furent eux aussi tout enrobés de corne jaune et que s'incarnèrent en leur être, avec ce génie discutable, plus profondément encore dix ongles gris à facettes ?

Le talon est aussi bête qu'un coin de menuisier. Que faire avec cela si ce n'est écraser, démolir ? Quelles réalisations lui confier ? Les fourmis le craignent comme nous craignons les bombes et les plates-bandes lui préfèrent encore le groin du sanglier, plus subtil. Nous lui devons notre piètre réputation sur toute la surface du monde.

Et les orteils ? Soudain, nous ne savons plus jouer du piano, toucher du clavecin, ni même compter jusqu'à trois. Nous ne savons plus dresser un doigt vers le ciel pour menacer Dieu, désigner la lune, admonester un inférieur ou énoncer quelque sage et péremptoire sentence. Puis nos caresses sont devenues bien maladroites. Elles font mal ; des plaintes sont déposées. Décidément, le pied ne sied qu'au footballeur, en quoi celui-ci se révèle le parent pauvre du singe.

Alors, que faire ? Je ne vois qu'une solution : amputons ! Mes amis ! Coupons la jambe au niveau de la cheville. Vivons sur ces pointes, telle la danseuse virevoltante et gracieuse, et, plutôt que de les fouler aux pieds pour nous blesser à leurs tessons, laissons-nous émouvoir enfin par la douceur des choses.

6. Le froid

Le froid est une sensation désagréable. Vous en pensez ce que vous voulez, mais moi je n'y suis pas favorable. Intellectuellement, d'abord, je n'en vois pas la nécessité et, physiquement aussi, je dis non. C'est bien simple, tout mon corps se rétracte avant même d'en éprouver la sensation, à cette seule idée. Ma peau glabre se hérisse comme le poil d'un chat livré aux chiens. Mon sexe se replie, se recroqueville, quasiment s'invagine dans une tentative désespérée de trouver en lui-même la volupté dans ce monde hostile. Chose certaine, il ne se dressera pas, ne se tendra pas, ne pointera nulle direction qui serait encore celle d'un pôle, il ne veut rien avoir à faire avec le froid, ni briser la glace ni fendre du bois pour le feu. Le froid est un bien lamentable phénomène. Nous voici à claquer des dents comme pour mettre en pièces un gibier – et pourtant, quel maigre repas de squelette ! Nos lèvres bleuissent. La mort a posé son doigt sur elles. Nos mains gourdes ont renoncé aux caresses, à la musique, aux délicats travaux de couture ou d'écriture. Oui, nous pouvons encore assommer un phoque avec ces battoirs, et c'est à peu près tout.

Nous nous couvrons. Nous sommes les prédateurs impitoyables du mouton. Nous le guettons depuis de hautes branches et nous lui tombons dessus avec une sauvagerie qui l'incline à préférer la compagnie du loup. Nous revêtons ses défroques ; jusqu'à ses pattes grêles qui nous fournissent inexplicablement deux paires de chaussettes épaisses. En grattant entre ses oreilles son crâne lisse et ras avec nos ongles, nous lui arrachons même un pompon pour notre bonnet.

Peine perdue. Le froid s'infiltré sous ces lainages comme une lame. À son tour, il nous tond, il nous écorche vifs. À notre tour, nous ne savons que bêler dans le phylactère de buée attaché à nos lèvres. Quant au rhume, il nous pend au nez. La morve goutte à nos canalisations gelées. Transis jusqu'aux moelles, grelottant, nous n'éprouvons plus rien, aucune des sensations fines qui nous distinguent de la bûche ; à l'instar de celle-ci, d'ailleurs, nous rêvons aux flammes qui nous rendraient nos couleurs et notre esprit crépitant. Nous sympathisons avec les chenets à tête de sphinx ; immobiles et taciturnes, ils sont nos plus joyeux lurons et francs camarades.

Alors que faire ? Je ne vois qu'une solution : chauffons ! Chauffons, mes amis, brûlons tout ! Ce monde inflammable ne demande qu'à s'embraser. Croyez-vous donc que la fine allumette qui ravage la forêt – première pousse de l'incendie qui sera le futur jardin d'Eden – laissera de bois nos charpentes, qu'elle laissera de marbre la banquise ? Puis nous irons sur les neiges fondues, sur les braises ardentes, sur les cendres moelleuses, dans un hammam aux dimensions du monde, attendris jusqu'à la pâmoison par la douceur nouvelle des choses.

7. L'oiseau

Faudra-t-il que nous soyons jusqu'au bout puis au-delà encore – sous la terre couchés –, faudra-t-il, même quand notre vaillante foulée nous conduit aux cimes les plus hautes, faudra-t-il, d'une aube à la suivante, incessamment, faudra-t-il que nous soyons survolés par des piafs ? N'avons-nous rien de mieux à faire de l'infini qui nous surplombe qu'y regarder sourdre puis s'évanouir l'oiseau insensé ? Quoique empenné du croupion et le bec fort pointu, il ne se connaît ni archer ni cible et nulle raison donc d'ainsi fendre l'air en sifflant comme une flèche. Pourquoi vole-t-il enfin ? Mais parce que volent le moustique et le moucheron qui lui sont chips et tartelettes – est-ce cependant un suffisant motif pour s'arracher à l'attraction terrestre au mépris des lois physiques les plus élémentaires ?

Or jamais oiseau dans le ciel virevoltant n'a découvert une lune ! Il y aurait au firmament aussi peu d'étoiles que dans la tanière de l'ours à en croire l'astronomie aviaire. À quoi bon l'oiseau décidément si ce n'est comme torchecul, en quel emploi Gargantua lui-même ne lui connaissait rien de supérieur ? Nuançons cependant ses conclusions : il se publie presque quotidiennement en France des romans mieux indiqués encore pour cet usage ; à défaut d'autres qualités, celle-ci n'est pas négligeable et je pourrais citer ici bien des plumes contemporaines qu'il conviendrait de réserver strictement à cela. C'est misère en effet de les voir s'astreindre à d'autres besognes alors qu'elles sont si douées pour celle-ci – quel gâchis ! Et pourquoi dans ce pays ne peut-on vivre honnêtement de ce que l'on sait faire ? L'oiseau pour sa part fait un frugal poulet rôti et c'est à peu près tout (notez que la garniture de pommes frites ou de haricots n'est même pas fournie : cette mesquinerie constitue le trait le plus flagrant de l'animal). Je suppose que personne ne va m'opposer ses prétendus talents de chanteur et de mélodiste ? Il faut n'avoir jamais eu un geai dans son chêne, une fauvette dans sa haie, une mouette sur son mât ou une ronde de corneilles autour de son clocher ! Ce ne sont que criaileries, jacasseries, sinon d'affligeants et répétitifs pipeaux moins inspirés qu'un sifflet de garde-champêtre.

L'oiseau serait joli ? J'admets qu'il en existe de bien criards. Les autres sont lugubres et s'ils se perchent parfois sur notre épaule, c'est que nous avons fait une partie du chemin en nous élevant dans les airs au bout d'une corde. *La Ballade des pendus* nous apprend tout ce qu'il faut savoir en matière d'ornithologie. La colombe de la paix elle-même, quand on y regarde de près avec la loupe idoine, possède des pattes de vautour.

Alors que faire ? Nous pourrions être tentés de rejoindre les rangs des chasseurs. Ce serait oublier pourtant que ceux-ci élèvent et engraisent eux-mêmes perdrix et bécasses afin de les tirer plus à l'aise quand elles viennent picorer la farce dans leurs mains et qu'ils attirent avec des leurres les canards sauvages dans nos paisibles marais. Le chasseur est l'ami des oiseaux, il aime à le répéter, son carnage automnal relève du crime passionnel. Nous ne saurions l'encourager dans cette voie : il y entre encore trop d'amour. La plume s'éparpille aussi quand le plomb crève l'édredon de l'épouse pourvue de deux paires de pieds. Non. Fermons plutôt les yeux, bouchons-nous les oreilles, ignorons l'oiseau. Que notre mépris et notre indifférence soient tels qu'ils achèvent de volatiliser complètement les volatiles ; alors il nous sera permis d'éprouver – sans craindre qu'un coup d'aile nous les dérobe ou qu'un coup de bec cruel soudain nous détrompe – la douceur des choses délicatement enfouies sous les cendres et les mousses de ce bas monde.

8. Les pantalons

Les pantalons... ah la belle invention, les pantalons ! C'est le même ingénieux bonhomme, je suppose, qui aura enfilé au lapin la peau de lapin. Franchement, je veux bien être damné (de toute façon, je veux bien être damné, sans quoi il me faudrait passer mon éternité loin de cette délicieuse petite garce de Pétronille qui le sera à coup sûr, damnée, et je n'imagine pas plus lancinant supplice) si les pantalons n'ont pas été conçus sur le modèle de la paire de jambes. Bravo pour l'originalité, bravo pour l'audace ! Pour ma part, j'attends davantage de l'esprit humain que cette singerie de la nature, j'attends des propositions neuves, des contre-propositions, j'attends qu'il assigne au corps des réalisations plus ambitieuses que celle qui consiste à se couler comme un zombie dans son propre fantôme de flanelle.

Donc, les pantalons imitent l'homme, même s'ils ne lui arrivent qu'à la cheville et si pour eux rien n'existe au-dessus de la ceinture. On voit en quelle estime ils tiennent notre génie, à quoi ils nous réduisent et quelle belle idée ils se font de nos puissants cerveaux. Certes, on ne ressort pas grandi des pantalons. Ceux-ci retirés, en effet, de quoi avons-nous l'air ? Et comment – songez-y la prochaine fois – comment tendrement étreindre notre compagne fidèle (ou plus rudement cette délicieuse petite garce de Pétronille) avec nos pantalons gisant, ridiculement tirebouchonnés, sur la descente de lit – est-ce cela, vraiment, la mue de l'amant vigoureux, de l'amant magnifique ? Et si, comme la mienne, votre carpe est une peau de tigre rapportée d'un séjour méditation et safari au Bengale, ne dirait-on pas que le fauve dans un ultime et tardif sursaut a assouvi sa vengeance et sa faim, qu'il a finalement dévoré le chasseur puis recraché seulement cette incomestible pelure ? Quand Pétronille me griffe le dos de ses ongles affûtés, quand ses canines aiguës se plantent dans mon oreille, je vous avoue que je ne sais plus très bien ce qui m'arrive et que je fais de la volupté une expérience bien amère.

Et puis, qu'est-ce encore que cette affectation de pluriel ? Les pantalons ! Combien sont-ils ? En portons-nous plusieurs à la fois ? Ou faut-il en déduire plutôt que chacune des deux jambes est en soi (ou en velours) un pantalon ? Ne dit-on pas, d'ailleurs, une paire de pantalons ? Mais que conclure de ces observations, je vous le demande ? L'homme normalement constitué serait-il en réalité l'unijambiste, porteur d'un seul et unique pantalon ? Et le bipède alors, un hominidé inaccompli, mal dégrossi, non encore tout à fait issu de la condition animale ?

C'est bien possible, mais en attendant que l'évolution ne nous parachève, que faire ? Ôtons ce vêtement risible, mes amis, qui s'accroche à nous au moyen de boutons, de ceinturons ou de bretelles – preuve s'il en fallait une encore qu'il ne nous sied pas naturellement –, jetons nos frocs aux orties et nous connaîtrons enfin la douceur des tigres et celle de cette délicieuse petite garce de Pétronille.

9. L'eau

L'eau, j'ose espérer que nul ne va venir me chanter qu'elle nous lave et nous désaltère ! Attention : celui qui s'y risquerait pourrait bien recevoir sur la tête le contenu du seau que je garde en réserve pour aider mon chien à se retirer de ma chienne lorsqu'ils se retrouvent collés cul à cul comme deux gendarmes (et je ne parle évidemment pas des punaises rouge et noire de nos jardins mais bien des gardiens de l'ordre, quand le binôme se partage la surveillance du territoire – chacun un hémisphère), car, oui, je veux bien l'admettre, l'eau peut rendre quelques services – *splatch !*, et voici Pompon sorti de Bigoudi.

Mais il ne manquerait plus que celle-ci ne nous soit jamais d'aucune utilité ! Songez qu'elle inonde abusivement les deux tiers de ce globe terraqué – en sorte que l'homme a quelques excuses s'il patauge ainsi depuis que le monde est ce marécage. Non contente de lâcher sur nous ses hallebardes puis de ruisseler dans notre cou par le défaut de notre armure pour nous refiler son rhume, l'eau entrerait encore pour les deux tiers dans la constitution du tissu même de notre corps – et voici deux autres tiers submergés ! –, s'il faut en croire du moins les anatomistes qui devaient être sérieusement imbibés en effet lorsqu'ils se sont livrés à ces observations ; leurs épouses auront apprécié, je suppose, de se voir ainsi traitées publiquement de serpillières. C'est élégant !

Désolé, moi je ne suis pas si poreux ; hermétiquement poète, et si mon cœur est sec, Finette, Agathe et Suzie s'y trouvent à l'abri des averses.

Mais quoi ! Et s'ils avaient raison, pourtant, tous ces scientifiques hydrophiles ? Les deux tiers du globe et les deux tiers du corps entièrement aqueux ! Où vivre donc, et comment, sans sombrer inéluctablement ? Serions-nous des poulpes, des poissons, ces créatures absurdes qui grouillent dans les abysses et dispersent leur frai dans les courants ? Ne sommes-nous pas plutôt de robustes gaillards, solidement charpentés autour d'une poutre maîtresse érigée par le désir même ?

Or donc, que faire, mes amis, une fois de plus, que faire ? Rien de plus que cela : crachons, pleurons, pissons vers les cieux bruns, très haut et très loin, vidons-nous de toute cette eau, puis, cela fait, accroupis, à genoux, sans faiblir, épongeons ! Alors, lestés d'une évidence nouvelle, sauvés de ce perpétuel naufrage, nous reprendrons pied sur la terre ferme, nous lèverons en cheminant de légers nuages de poussière et de cendre ; et, sans craindre désormais de maculer leur velours d'horribles auréoles, nous jouirons voluptueusement de la douceur des choses.

10. Le cheveu

Le cheveu, si nous n'en avons qu'un, j'admets qu'il serait chose précieuse, le fil le plus fin du tricot de soi, le filament radieux de notre ampoule de tête ; rai de soleil ou trait de pluie nous liant harmonieusement au monde environnant. Mais cette quantité ! Ce mystère sans intérêt de leur nombre ! Si l'ennui a une origine, il faut la chercher dans cette mauvaise herbe proliférante. Le cheveu est un piège à guêpe, la tige de la pipistrelle affolée, un nid douillet pour le pou qui ne se défait que pour tremper dans la soupe ; au soir, il est un suffocant nuage de gaz carbonique, de graillon et de tabac. Puis il nous embrouille. Le visage le plus franc, la figure la plus candide disparaissent sous ce gribouillage. Il n'y a plus moyen d'être honnête. Alors le cheveu nous dénonce sur les scènes de crime malgré toutes les précautions prises pour ne laisser ni trace ni empreinte. Il veut nous voir en prison ; il fournit, pour notre cachot, la première brassée de paille humide.

Tout le hérissé. C'est un pleutre doublé d'un gardien sourcilieux de l'ordre et de la morale. Toutefois, il suffit que l'ennemi l'empoigne pour nous tenir à sa merci. Nous n'avons plus de secrets pour lui, voici les noms, voici les plans, voici les codes. C'est que la douleur a son siège à la racine du cheveu. Si onduleux et souple soit-il, nous n'en sommes pas moins criblés de crin, d'aiguilles, d'épingles, d'épines, voués à toutes les malédictions, à tous les envoûtements.

Ah ! si Dieu est un marionnettiste, devinez un peu quelles ficelles il tire pour nous manipuler, et pourquoi nous dansons misérablement sur le flot, et pourquoi nous ratons si souvent la marche.

Ah ! nous nous croyions définitivement descendus du singe, nos pieds touchaient le sol sous le cocotier, mais c'est encore par le cheveu que le chimpanzé nous retient en l'air ; sa main velue nous gratte paternellement l'occiput. Serions-nous si ébouriffés si nous en avions tout à fait fini avec la préhistoire ?

Et pourtant, comme nous prenons soin du cheveu ! Shampoing au lait d'amande, peigne de nacre, brosse en loupe de noyer, rubans, barrettes, fleurettes, rien n'est trop beau pour lui. Croyez-vous qu'il nous en sache gré ? Il se ternit plus vite que la pomme de terre pelée ; blond, brun ou roux au départ, il vire au gris, il tombe en cendres, il nous vieillit de dix ans du jour au lendemain. Le vent qui nous décoiffait hier disperse à présent la poussière dont nous sommes faits. Le cheveu est le premier à partir, il nous laisse grelotter dans les frimas. Ou alors, il nous trahit plus sournoisement encore : il s'accroche, au contraire, quand tout notre corps défaille, se lézarde puis succombe – il continue à croître après notre mort, doué d'une vigueur nouvelle, il se nourrit de notre cadavre comme un ver !

Que faire, mes amis, comment nous rebeller à notre tour contre ces mèches qui nous aveuglent, ces frisettes qui nous infantilisent, ces épis qui nous ridiculisent, ces brosses qui nous militarisent, comment nous soustraire à ces rets, à ce filet qui déjà nous coiffe et qui, si nous n'y prenions garde, s'enroulerait aussi bientôt autour de nos chevilles pour nous paralyser complètement ? Nous ne sommes pas démunis : le cheveu redoute les ciseaux, la tondeuse, la pierre ponce, le papier de verre et le rabot. Rasons-le, polissons, astiquons nos crânes ; alors enfin nous serons vraiment nus sous notre bonnet et, celui-ci ôté, la lucidité nous reviendra avec la lumière.

11. La poêle à frire

Alors évidemment, la poêle à frire, s'il s'agit de frire un truc, pourra n'être pas complètement inutile. Mais enfin, à moins d'appartenir à la catégorie des tarés d'un certain calibre, nul ne consacre sa vie à frire des aliments sur une poêle, pas même les professionnels de la frite, de la friture ou de la frita. Tantôt, oui, et parfois le lendemain encore, nous faisons frire un truc, mais pas à longueur de temps, à longueur de temps personne, pas du soir au matin. Or que devient la poêle à frire quand nous cessons d'y frire quoi que ce soit ? Elle reste une poêle à frire ! Poêle à frire imperturbablement poêle à frire, comme si nous allions frire encore et ne plus faire que frire, ne jamais plus cesser de frire ! N'est-ce pas se montrer là un peu imbue de soi et de ses avantages ? Quand nous cessons de frire, la poêle à frire ne pourrait-elle même cesser de nous proposer, avec cette ténacité et cette prétention risibles, ses services de poêle à frire, modestement s'effacer ou passer à autre chose ?

Eh bien non. Jamais elle ne sort de son créneau, comme si c'était pour elle déchoir que faire autre chose que frire. Et je mets mes défaites régulières au tennis face à Roger Federer sur le compte de son incapacité à s'adapter au jeu, à devenir une passable raquette. Il lui est même arrivé de frire la balle comme un œuf au plat ! Et l'arbitre accorda le point à Federer, ce que peut-être j'aurais pu contester : n'était-ce pas là, après tout, une variante intéressante de l'amorti ?

La chose ne fut pas discutée et je renonçai à déposer une réclamation. C'eût été de toute façon mon seul point du match. L'incurie de la poêle à frire est à peu près totale pour tout ce qui n'est pas frire. Raquette lamentable, fait-elle une meilleure pagaie pour remonter les rivières ? Absolument pas – mais je suis sûr qu'à ce point de ma démonstration, cela ne surprendra plus personne : elle ne songe qu'à frire ablettes et gardons rencontrés au fil de l'eau. Même immergée et donc aussi loin que possible de son petit feu de butane, elle n'a encore que cette idée dans sa tête plate ! Et les grenouilles ont tôt fait de garer leurs cuisses de ce spécieux nénuphar.

J'accoste sur la rive herbue, très déprimé, ma poêle à frire à la main. Se prêtera-t-elle au moins quelques instants, puisque je n'ai décidément rien à frire, au divertissement innocent de la chasse aux papillons ? Oh le méchant filet ! Mais quel carnage ! Comme il aplatit le doux lépidoptère, et la fleur avec ! C'est l'entomologie qui en prend un coup. Quelle collection de poussières scintillantes ! La poêle à frire obstinément se refuse à tout autre emploi que le sien, aucune polyvalence, aucune flexibilité : banjo muet, pelle sans tranchant, sex toy contondant, monocycle voilé, sucette insipide, miroir opaque, nous n'en pouvons rien tirer. Que frire.

Que faire ? Mes amis, une fois de plus que faire pour ne pas périr de désespoir dans ce monde hostile ? Renonçons à frire ! Privons la poêle à frire de sa seule raison d'être. Qu'elle devienne enfin cet objet inutile qu'elle sait si bien être en toute autre occurrence. Faisons d'elle l'emblème idiot de notre résignation à la contingence, à l'insensé – puis allons nager dans la douceur de l'onde avec les alevins frétilants, à jamais délivrés de la crainte de l'avenir.

12. Le balai

Bon, j'admets que je m'emporte un peu vite et que mon courroux enfle parfois démesurément des vétilles comme le sabot du taureau piaffant fait un nuage de dix grammes de poussière. D'un autre côté, je n'aime pas beaucoup être pris pour un naïf et, puisque vous parliez de poussière, je suppose qu'il ne se trouvera personne parmi vous pour défendre celui qui en est le plus sournois propagateur : le balai ! On le nomme et tout est dit : bas et laid. Quel vil torchon ! J'exècre ce maigre coucou qui exige dans la maison son placard individuel, semblable à un cercueil debout, afin que jamais nous n'oublions que nous ne sommes que poussière, justement. On dirait la mort en sentinelle dans sa guérite. Il ne m'étonne pas que les sorcières aient fait leur monture de cette haridelle qui a plus de crin que de chair et dont l'os unique semble brouter en permanence la gerbe de paille qui pousse stérilement à son extrémité et ne donne pas de grain. Cela ne l'engraisse guère ; d'ailleurs, il n'en vient jamais à bout.

Le balai est la pire des ordures. Une ordure impérissable comme l'uranium même, qui envoie à la poubelle, à la décharge, à l'incinérateur, des copeaux qui valent mieux que lui, des moutons duveteux, de chatoyants éclats de verre, des pétales de porcelaine, des miettes qui seraient des biscuits pour le moineau famélique. Puis il rassemble vicieusement nos saletés, lesquelles, si bien répandues sur toute la surface de notre domaine, se remarquaient à peine. Le balai nous réduit à elles, à ce vilain petit tas. C'est agréable.

Puis quoi ? Le balai voudrait bien se faire passer pour un cantonnier zélé et infatigable. Or voyez-le à l'œuvre : l'un de ses bouts ne sert à rien ! Manche inepte qui ne brasse que du vide comme s'il s'agissait d'une consistante bouillie ! Il doit sa patine à nos seules mains calleuses. Sa tête hirsute est la plus affreuse chose que l'on puisse imaginer. À se demander si ce n'est pas elle en vérité qui secoue ses dardres et ses croûtes sur nos sols impeccables. Le balai devrait avoir la netteté claire et radicale du vent qui décape : il est plus crotté que la bêche, plus chevelu que la brosse, tout en lui nous répugne et nous révolte.

Comment se débarrasser de lui enfin, mes amis ? Quel balai inventer pour balayer le balai ? Quel balai pour se retourner sans ménagements contre lui-même ? Ne pourrait-on en le harcelant comme il convient le pousser au suicide ? Et l'amener à se conduire au dépotoir de ce pas de valse gauche et heurté qui lui est propre et qui lui a toujours interdit de devenir sur les planchers vernis ce danseur mondain qu'il aspirait à être ? Ce ne sera pas facile, mais il faut essayer. Alors le monde sera sous sa poussière comme le fruit frais dans sa pruine : nous aurons de nouveau envie de mordre dedans.

13. L'escalier

Quelle médiocre opinion avons-nous des capacités de notre esprit pour abandonner ainsi à l'escalier le soin de nous élever ! Préférons-nous l'effort à l'essor, pourtant tellement plus gracieux ? L'escalier ! Qu'est-ce encore que ce meuble inutile qui encombre la maison avec tous ses tiroirs ouverts et retournés ? Que cherchait donc le monte-en-l'air qui l'a ainsi mis sens dessus-dessous ? L'intérieur le mieux tenu doit malgré tout s'accommoder de ce désordre encore. Et il n'est que trop facile hélas de deviner ce que pensent nos visiteurs : *leurs enfants sont grands et ils ne rangent toujours pas leurs cubes !*

Telle l'échine du diplodocus, l'escalier appartient aux premiers âges de la terre et sa place est désormais avec les autres fossiles dans les muséums d'histoire naturelle, certainement plus dans nos logements exigus où l'on préférera garder un peu de place pour le piano qui a les dents mieux plantées. Quant à l'escalier, en effet, impossible de l'emprunter sans la crainte de voir soudain se refermer sur nous sa mâchoire supérieure, avec un claquement sec et simultanément le craquement de tous nos os broyés. Notons encore que le piano dispose d'une sourdine pour le pied, ce même pied dont l'escalier au contraire amplifie démesurément la cavalcade : tu t'attends à voir débouler un troupeau de bisons, or c'est le fluet comptable du troisième qui descend à pas de loup et en chaussons de lisière reluquer par le trou de sa serrure mademoiselle Fifi, la modiste, à sa toilette (trop tard, tu occupes déjà la place).

L'escalier, nous n'en voulons plus, nous n'en pouvons plus. Quelquefois encore, il se recroqueville à la manière du colimaçon agacé par une herbe et cette constriction brutale manque alors de nous faire perdre le souffle à jamais. Il est plutôt, en règle générale, une sorte de toboggan conçu pour le supplice et la torture, taillé en arêtes vives afin de nous rompre les côtes une à une. Raide à l'aller comme l'alpe même, mais sans le charme du sentier, sans le miracle de l'apparition fortuite de l'isard, du busard ou du mélèze. Au mieux croiseras-tu madame Mouillefarine, la concierge, dont le ventre et la poitrine formidables t'aplatiront contre le mur ; au pire, ce sera ton propriétaire, Hector Lecroc, ce rat cupide, qui exigera séance tenante le règlement du terme, alors même que tu ne seras qu'à mi-étage ! (Il ne m'échappe pas que cette chronique possède un ton très dix-neuvième, mais est-ce de ma faute si l'escalier nous y ramène inexorablement, non sans cahoter d'ailleurs aussi désagréablement qu'un fiacre sur le pavé avant l'invention du bitume.)

Comment nous sortir de ce piège, mes amis ? Comment laisser pour de bon l'escalier derrière nous ou, plus justement, sous nous, telles ces viles matières dont nous nous débarrassons avec répugnance mais sans remords, une bonne fois pour toutes ? C'est très simple : restons là-haut ! Ne redescendons pas, mes amis, ne dégringolons plus, ne quittons plus jamais les sommets que nous avons atteints, vivons dans les étages – d'un coup de talon, repoussons avec l'escalier la tentation de la chute, brisons ce lien qui nous attache au sol, coupons ce pont pour rejoindre enfin dans les hauteurs les aigles et les anges !

14. Le miroir

Chaque matin, sitôt levés, nous allons droit dans le mur : nous nous confrontons au miroir. Oh, malheur ! Sans mentir, il serait plus doux de croiser un égorgé au coin d'une ruelle obscure... Mais la lumière nous tombe dessus comme une douche froide et il est trop tard, nous y sommes, dans le miroir, le dos au mur. Qui viendra nous nouer sur les yeux le bandeau des fusillés ?

Nous sortons du rêve de la nuit. Il était voluptueux, héroïque, nous y faisons belle figure. Mais il semblerait que le héros soit fatigué après cette bonne nuit de sommeil, il a mauvaise mine. Son armure étincelante est un pyjama clownesque, et froissé. Ses formidables épaules lui tombent aux genoux comme des branches de sapin mort. Ses paupières se soulèvent aussi difficultueusement que le rideau de fer rouillé d'une boutique de brocanteur. La vitrine de celle-ci aurait bien besoin d'un coup d'éponge. Et quels vieux coucous en devanture !

Cause toujours, miroir, c'est celui qui le dit qui l'est !

Miroir lisse et étale comme la surface de l'étang : je suis donc le vilain crapaud qui vit sur ses berges. Miroir noir comme le tableau où s'inscrit la leçon du jour : vite effacer ce visage de craie ! Nous avons pour cela les brosses et les savons de la toilette, et l'eau qui tremble dans la coupe de nos mains, limpide, où noyer notre reflet.

Savamment dosés, le verre, l'étain et le mercure composent donc cette amère potion qui nous rend gris ou vert, qui nous tuméfie la face mieux qu'une ruade, qui nous creuse les yeux et nous fige sur les lèvres un rictus de moribond. On ne verserait pas ce poison dans le verre à dents de notre pire ennemi.

Encore une chance : le miroir est sans mémoire. Nous ne faisons qu'y passer. Il ne nous retient pas. Assez vu. Disparaissez. Mais ne pourrions-nous pas nous vexer de cela aussi, tout bien réfléchi ? Pourquoi le miroir ne daigne-t-il jamais s'empreindre de notre image ? Nous avons pourtant des titres à faire valoir, et un petit air qui n'appartient qu'à nous. Il y a dans les galeries des châteaux des portraits de gros marquis qui n'ont pas accompli le quart de nos exploits ni de nos œuvres et devant lesquels défilent pourtant des milliers de visiteurs attendris (et payants).

Pourquoi enfin dérapons-nous toujours sur cette glace, nous qui traçons des 8 parfaits sur celle du lac ou de la patinoire ? Pourquoi y figurons-nous toujours ce personnage de comédie burlesque aux mouvements saccadés, à l'équilibre instable

Ce n'est pas faute pourtant de prendre des poses avantageuses. Nous

rentrons le ventre, nous bandons des muscles dont nous n'avons jamais l'emploi, qui ne servent qu'aux haltérophiles et aux boxeurs dans l'exercice de leur profession – peine perdue : l'armoire à glace se rit encore de notre formidable carrure. Nous ébouriffons follement nos mèches : la cupide psyché rafle tout l'argent de nos tempes et ne nous laisse plus un poil sur le caillou. La monnaie de singe au moins flatte le chauve qui se mire dedans. Le miroir nous plume comme des alouettes.

Il bégaye, mais sa démonstration est implacable. Il affirme preuves à l'appui que le présent est sinistre et l'avenir plus calamiteux encore : sept ans de malheur peut-être pour le maladroit qui le casse, mais toute une vie de désespoir et de lamentations pour le délicat qui le fait briller avec un chiffon doux.

Le miroir est malveillant. Il est aussi le rétroviseur dans lequel se précipite en catastrophe notre passé. Entre les rides du vieil âge qui s'annonce, nos cicatrices évoquent inlassablement notre jeunesse difficile, les coups de cornes de la vache enragée, les petits métiers pénibles exercés pour ne pas mourir de faim : partenaire d'un lanceur de couteaux dipsomane, toiletteur dans une ménagerie de fauves, modèle pour un tatoueur parkinsonien, sparring-partner d'un chirurgien esthétique, etc.

Et c'est sur le miroir encore qu'elle a écrit *Adieu*, la belle petite que nous aimions par-dessus et par-dessous tout, et effectivement elle n'est plus dedans (abîmée sinon dans ses profondeurs insondables, ensevelie dans ses vases) ; nous n'y voyons qu'un misérable qui tente d'effacer l'injure avec sa manche et découvre que le rouge à lèvres qui surlignait divinement le sourire d'Ida est un composé gras de suif de mouton et de sang de cochenille qui s'étale sur toute la surface réfléchissante et forme avec la buée de ses soupirs le brouillard dans lequel désormais il va vivre, seul comme un chien, puis mourir bientôt.

À moins décidément de se rebeller et d'envoyer son poing dans la face déjà floue de ce pitoyable jumeau : le miroir s'étoile et me voici soudain rayonnant, beau comme un astre.

